



Ordener s'agenouilla devant le vieillard. (Page 235.)

une espèce d'enjouement, décidée qu'elle était de tirer de la conversation, malgré toute la dissimulation que pourrait y apporter lord de Winter, les éclaircissements dont elle avait besoin pour régler sa conduite à venir.

— Vous vous êtes donc décidée à revenir en Angleterre, dit lord de Winter, malgré la résolution que vous m'aviez si souvent manifestée à Paris de ne jamais remettre les pieds sur le territoire de la Grande-Bretagne ?

Milady répondit à une question par une autre question.

— Avant tout, dit-elle, apprenez-moi donc comment vous m'avez fait guetter assez sévèrement pour être d'avance prévenu non-seulement de mon arrivée, mais encore du jour, de l'heure et du port où j'arriverais.

**ALEXANDRE DUMAS.**

— La suite au prochain numéro. —

## HAN D'ISLANDE

(Suite.)

— J'ai fini, dit-il au condamné quand ces menaçants apprêts furent terminés; en as-tu fini de même avec la vie ?

— Non, dit Musdæmon se levant, non, cela ne se peut ! Vous commettez quelque horrible méprise. Le chancelier d'Ahlefeld n'est point assez infâme... Je lui suis trop nécessaire... Il est impossible que ce soit pour moi que l'on vous ait envoyé. Laissez-moi fuir, craignez d'encourir la colère du chancelier...

— Ne nous as-tu point déclaré, répliqua le bourreau, que tu étais Turiaf Musdæmon ?

Le prisonnier demeura un moment silencieux.

— Non, dit-il tout à coup, non, je ne

nomme point Musdæmon; je me nomme Turiaf Orugix.

— Orugix ! s'écria le bourreau, Orugix !

Il arracha précipitamment la perruque qui cachait le visage du condamné et poussa un cri de stupeur :

— Mon frère !

— Ton frère ! répondit le condamné avec un étonnement mêlé de honte et de joie, serais-tu ?...

— Nychol Orugix, bourreau du Drontheimhus, pour te servir, mon frère Turiaf.

Le condamné se jeta au cou de l'exécuteur en l'appelant son frère, son frère chéri.

Cette reconnaissance fraternelle n'eût pas dilaté le cœur de celui qui en eût été témoin.

Turiaf prodiguait à Nychol mille caresses forcées avec un sourire affecté et craintif auquel Nychol répondait par des regards sombres et embarrassés; on eût dit un tigre flattant un éléphant au moment où le pied pesant du monstre presse son ventre haletant.

— Quel bonheur, frère Nychol !... Je suis bien joyeux de te revoir.

— Et moi j'en suis fâché pour toi, frère Turiaf.

Le condamné feignait de ne point entendre, et poursuivait d'une voix tremblante :

— Tu as une femme et des enfants sans doute ? Tu me mèneras voir mon aimable sœur et embrasser mes charmants neveux...

— Signe de croix du démon ! murmura le bourreau.

— Je veux être leur second père... Écoute, frère, je suis puissant, j'ai du crédit...

Le frère répondit d'un accent sinistre :

— Je sais que tu en avais... A présent, ne songe plus qu'à celui que tu as sans doute su te ménager près des saints.

Toute espérance disparut du front du condamné.

— O Dieu ! que signifie ceci, cher Nychol ? Je suis sauvé, puisque je te retrouve. — Songe que le même ventre nous a portés, que le même sein nous a nourris, que les mêmes jeux ont

occupé notre enfance; souviens-toi, Nychol, que tu es mon frère !

— Jusqu'à cette heure, tu ne t'en étais pas souvenu, répondit le farouche Nychol.

— Non, je ne puis mourir de la main de mon frère !...

— C'est ta faute, Turiaf. — C'est toi qui as rompu ma carrière, qui m'as empêché d'être exécuteur royal de Copenhague; qui m'as fait jeter, comme bourreau de province, dans ce misérable pays. Si tu n'avais point ainsi agi en mauvais frère, tu ne te plaindrais pas de ce qui te révolte aujourd'hui. Je ne serais point dans le Drontheimhus, et ce serait un autre qui ferait ton affaire. — Nous en avons dit assez, mon frère, il faut mourir.

La mort est hideuse au méchant, par le même sentiment qui la rend belle à l'homme de bien; tous deux vont quitter ce qu'ils ont d'humain; mais le juste est délivré de son corps comme d'une prison, le méchant en est arraché comme d'une forteresse.

Au dernier moment, l'enfer se révèle à l'âme perverse qui a rêvé le néant. Elle frappe avec inquiétude sur la sombre porte de la mort, et ce n'est pas le vide qui lui répond.

Le condamné se roula sur le plancher en se tordant les bras avec une plainte plus déchirante que la lamentation éternelle d'un damné.

— Miséricorde de Dieu ! saints anges du ciel, si vous existez, ayez compassion de moi ! Nychol, mon Nychol, au nom de notre mère commune, oh ! laisse-moi vivre !

Le bourreau montra son parchemin.

— Je ne puis : l'ordre est précis.

— Cet ordre ne me concerne pas, balbutia le désespéré prisonnier : il regarde un certain Musdæmon, ce n'est pas moi : je suis Turiaf Orugix.

— Tu veux rire, dit Nychol en haussant les épaules. Je sais bien qu'il s'agit de toi. D'ailleurs, ajouta-t-il durement, tu n'aurais point été hier, pour ton frère, Turiaf Orugix, tu n'es pour lui aujourd'hui que Turiaf Musdæmon.

— Mon frère, mon frère ! reprit le misérable,